

Piero Bigongiari

Poèmes

Traduits par Antoine Fongaro

La poésie de Bigongiari n'est pas une poésie facile, même pour un lecteur italien. Bigongiari a éliminé tout musicalisme et tout sentimentalisme (deux facteurs puissants de prise immédiate sur le lecteur), pour n'exploiter que les ressources intrinsèques du langage, c'est-à-dire d'abord les relations (phoniques et sémantiques) entre les mots, mais aussi (et peut-être surtout) les tensions entre les pôles des notions impliquées dans les mots. Disons, *grosso modo*, et pour être facilement compris, que sa poésie ne se situe pas sur le versant verlainien, mais sur le versant mallarméen. Elle oblige le lecteur à une collaboration incessante pour percevoir, sous les combinaisons verbales (paronomases, jeux sur les étymons, etc.) et à travers la dialectique conceptuelle, la vibration de l'émotion profonde et le chant intérieur original.

En général, pour donner une idée d'une poésie, on présente une anthologie des morceaux qui semblent les plus caractéristiques. Une autre voie est possible : présenter un groupe de textes homogènes. Bigongiari semble nous inviter à cette seconde solution. À la fin de son recueil *Torre di Arnolfo* (1964), sont réunies, sous le titre significatif *Piccolo quartetto*, quatre poésies écrites non seulement dans la même période, mais encore sur le même thème : *Curriculum vitae*, *Via del Vento 5*, *Scalo della Vergine*, *Un po' più in là, un fiume*. Elles sont datées respectivement : 2 novembre, 14 novembre, 23 novembre, 9 décembre de l'année 1963. Elles se fondent toutes sur des souvenirs biographiques, au sens littéral, comme l'indiquent clairement les titres : *Curriculum vitae*, cela va de soi ; *Via del Vento 5*, adresse de la maison de Pistoia où le poète a habité pendant une partie de son enfance¹ ; *Scalo della Vergine*, nom de la gare de Pistoia où le père du poète était employé et où le poète enfant a habité après la période de *Via del Vento 5*² ; *Un po' più in là, un fiume*, ce fleuve, est l'Arno, bien entendu, et le souvenir, cette fois, remonte au-delà du séjour à Pistoia vers la toute première enfance, quand la famille habitait à Navacchio, près de Pise (c'est le même fleuve qui est évoqué « derrière la maison » à la fin de *Curriculum vitae*).

À ce groupe homogène, il faut ajouter le poème *Ottave urbinati*, placé dans le recueil juste avant *Piccolo quartetto*, mais qui devrait venir à la suite, non seulement parce qu'il est écrit après (il porte la date « 16-25 décembre 1963 »), mais encore parce qu'il évoque une époque postérieure à l'enfance, tout en embrassant l'ensemble de la vie du poète. Ainsi, comme les trois mousquetaires étaient quatre, le quatuor devient quintette.

En lisant ces cinq poèmes on songe à l'image du thyrses, chère à Baudelaire. Autour du thème central du souvenir, axe solide pour la structure du texte, note fondamentale supportant les modulations pour la musicalité poétique (qui n'est pas la musique acous-

1. Actuellement « Via Ventura Vitoni ».

2. Voir aussi le poème *Stazione di Pistoia* dans le recueil *Le Mura di Pistoia* (1968).

tique, rappelons-le), serpentent et s'enlacent en une double spirale inextricablement mêlée les deux motifs antithétiques qui constituent la dialectique de la mémoire : vie et mort (la vie dans la mort, la mort dans la vie), le présent et le passé (le passé dans le présent, le présent dans le passé), la présence et l'absence, la connaissance et l'ignorance, l'indistinct diffus et l'éclair ponctuel, le plein et le vide, etc. Miroitement incessant pour l'esprit, garantie même de la portée humaine universelle du texte.

Ce canevas abstrait n'est, cela va de soi, jamais exprimé directement, il se devine sous les images qui donnent vie et force de suggestion au texte. Ce qui apparaît, c'est l'enfant qui monte les escaliers, le vent qui fait jouer la lumière sur le sol, le soldat auprès du grand sépulcre vide, la fumée de la locomotive, la lueur de la lampe domestique ou du feu de la machine, le cheval qui hennit et le figuier massif, le fleuve comme un chien fidèle, le pampre au flanc des collines... Tout un bouquet de notations concrètes, surgies de l'expérience vécue du poète et en résonance avec l'imaginaire du lecteur : elles constituent la chair même du texte et assurent le transfert de la poésie vers les autres hommes.

Au-delà de la perte quasi totale (irréparable hélas !) des sonorités de l'original, l'idéal pour le traducteur serait de ne pas réduire « la gloire étonnante » qui « jaillit de cette complexité de lignes et de couleurs » « des pampres et des fleurs » du thyrsos, comme dit Baudelaire, à des festons de papier peint. Et de ne pas oblitérer l'inspiration profonde qui sous-tend le texte.

Suggérer la note qui vibre fondamentalement et les harmoniques qui l'accompagnent, dans ces cinq poèmes qui ont parfois quelque chose de la psalmodie, voilà, en tout cas, ce que visent les traductions présentées ici¹.

1. On dispose désormais du volume : Piero Bigongiari, *Tutte le poesie, 1 1933-1963* (con la raccolta inedita *L'Arca*), a cura di Paolo Fabrizio Iacuzzi, presentazione di Carlo Bo, Firenze, Le Lettere, 1994, 408 p.

CURRICULUM VITAE

Le tue ossa non si disgiungono, continuano
a mantenere un volto
mentre il folto degli anni si dirada,
memoria, passivo simulacro,
vinta dal padre, legge, dall'eslege :
tu sei per pochi tratti verità
dell'errore e sua coscienza, morte ;
ma più in là si trattiene ogni tuo gesto
– o più in là vi trattiene ogni suo gesto –,
la decisione sa essere incerta, sai toccare
le antiche strade, le lame di sole
polverose negli sdrucchioli, dalle alte finestre
l'odore di povertà saliva limpido al cielo.

Non vi trattengo che per pochi istanti
dell'operosa discordia : muti amici
scantonano che ignorano già tutto ;
ma già il frutto è scienza, colore, vento
che piega gli orti, e la canonica
trema di vetri dove un bimbo andava
a conoscere che Dio è uno e trino :
vi andava saltellando, uno e trino,
annuendo al nitrito del cavallo,
al fico denso e fermo : era un bambino.

Padre, figlio, tu spirito senza padre
né figlio, inatteso, rimasto fuori casa
a quest'ora ch'è notte, e ubriachi urlano
intorno al fiasco vinto e vuoto, già in frantumi,
i vincitori che sorprenderà
tetri il mattino : scienza è anche collera
che si ritrova paziente, osso su osso,
un'altra fisionomia, un impercettibile sorriso :
tu l'hai offerto come un vaso colmo,
un viso colmo, a poco a poco, all'invisibile
schiarirsi delle cose che lampeggiano
e il fiume appare dietro casa lento e lattiginoso
che abbaia poco convinto agli importuni.

CURRICULUM VITAE

Tes os ne se disloquent pas, ils continuent
à conserver un visage
tandis que le fourré des années s'éclaircit,
mémoire, simulacre passif,
vaincue par le père, loi vaincue par le hors-la-loi :
tu es pour quelques traits vérité
de l'erreur et sa conscience, mort ;
mais au-delà chacun de tes gestes est retenu
– ou au-delà vous retient chacun de ses gestes –,
la décision sait être incertaine, tu sais toucher
les rues anciennes, les lames de soleil
poudroyant dans les ruelles, par les hautes fenêtres
l'odeur de pauvreté montait, limpide, au ciel.

Je ne vous retiens que pour quelques instants
de la discorde laborieuse : des amis muets
se défilent qui déjà ignorent tout ;
mais déjà le fruit est science, couleur, vent
qui fait ployer les jardins, et le presbytère
frémit de ses vitres où un enfant allait
apprendre que Dieu est un et trine :
il y allait en sautillant, un et trine,
acquiesçant au hennissement du cheval,
au figuier dense et immobile : c'était un enfant.

Père, fils, toi esprit sans père
ni fils, inattendu, resté hors de la maison,
à cette heure où il fait nuit, où hurlent, ivres,
autour de la bouteille vaincue et vide, déjà en morceaux,
les vainqueurs qui seront surpris
mornes par le matin : science est aussi colère
qui devient patiemment, os sur os,
une autre physionomie, un imperceptible sourire :
tu l'as offert comme un vase rempli,
comme un visage rempli, peu à peu, à l'invisible
éclaircie des choses qui scintillent
et le fleuve apparaît derrière la maison lent et laiteux
comme s'il aboyait sans conviction aux importuns.

VIA DEL VENTO 5

La rosta della porta fa luce in un andito deserto,
le scale salgono a semicerchio verso il nulla,
i riquadri del salone sono da tanto privi dei pastori
ma nel sonno naviga ogni voce, ogni grido, ogni gesto.

Io resto qui per attenderti, verità spettrale
d'un'altra realtà che ha dato frutto
di lacrime e di sangue. Ecco un bambino
felice che risale quelle scale,
ecco il bambino che conduce armenti
per valli desolate su un crinale
tra ciò che era e quello che sarà.

Ma che non fu. Le vie si torcono come anguille
prese nella griglia che ottura la palude.
È impossibile andarsene, impossibile rimanere.
Occorre la parola d'ordine, la parola più affettuosa
bisbigliata prima del sonno, ma senza scolta
il vento ha preso possesso del giardino,
penetra per la rosta un vento fine ch'è parola
ma io non l'intendo, è per terra, luce
che si ramifica, luna che s'allontana.

Già s'inalbera il vuoto nella sua tana di volpe :
un vuoto fatto di pietre, salito come una cupola
accanto a cui potrei dormire ancora,
soldato accanto al gran sepolcro vuoto.

5 RUE DU VENT

L'éventail de l'imposte éclaire un vestibule désert,
l'escalier monte en demi-cercle vers le néant,
les panneaux du salon depuis longtemps sont sans bergers
mais dans le sommeil navigue toute voix, tout cri, tout geste.

Je reste ici pour t'attendre, vérité spectrale
d'une autre réalité qui a donné des fruits
de larmes et de sang. Voici un enfant
heureux qui monte à nouveau cet escalier,
voici l'enfant qui conduit des troupeaux
par des vallées désolées sur une crête
entre ce qui était et ce qui sera.

Mais qui ne fut pas. Les rues se tordent comme des anguilles
prises dans la grille qui bouche l'étang.
Impossible de s'en aller, impossible de rester.
Il faut le mot d'ordre, le mot plus affectueux
chuchoté avant le sommeil, mais sans escorte
le vent a pris possession du jardin,
par l'imposte pénètre un vent léger qui est parole
mais je ne l'entends pas, il est par terre, lumière
qui se ramifie, lune qui s'éloigne.

Déjà se dresse le vide dans sa tanière de renard :
un vide fait de pierres, dressé comme une coupole
près de laquelle je pourrais dormir encore,
soldat auprès du grand sépulcre vide.

SCALO DELLA VERGINE

Un fumo allegro percorre la ferrovia
sulla locomotiva della mia
infanzia, vi s'intrattiene a barlumi
con le nuvole e più tardi coi lumi
delle povere case in festa intorno
al rossore del desco.

Io esco ancora,
nuvola, plurimo e mutevole dall'ansimo
della mia vita, e vi ritorno, fuoco
e nera antracite che si dispera
nel fuoco in mutevoli lingue.

Tutto
s'intrattiene nel punto che già muta,
ma l'anima al fuochista chiede ancora
la palata della nera disperazione
per durare e disperdersi e trovarsi
nuvola intorno a un desco, odore in certe nari
fini che non odorano altre nuvole
che queste che fuorescono sul lungo
collo d'un'antica locomotiva
già vicina al deposito e più viva.

GARE DE LA VIERGE

Une allègre fumée parcourt le chemin de fer
sur la locomotive de mon
enfance, s'y arrête par lueurs
avec les nuages et plus tard avec les lampes
des pauvres maisons en fête autour
de la table rougeoyante.

Je sors encore,
nuage, multiple et changeant hors du halètement
de ma vie, et j'y retourne, feu
et noir anthracite qui se désespère
dans le feu en langues changeantes.

Tout
s'arrête au point qui déjà change,
mais l'âme demande encore au chauffeur
la pelletée de la noire désespérance
pour durer et se perdre et se retrouver
nuage autour d'une table, odeur dans des narines
délicates qui ne flairent d'autres nuages
que ceux qui s'échappent du long
cou d'une ancienne locomotive
déjà proche du dépôt et plus vivante.

UN PO' PIÙ IN LÀ, UN FIUME

Tutto è nuovo, solitario,
la luna la palude
il rombo la viottola,
l'immagine non salpa, al Gombo foce
che si muove e rimane,
dal suo antico spavento, sole muto
che grida di universi inderogabili.

Ma questo che m'avanza o che mi resta,
fango, lungarno, immoto scarno inverno,
non ha inizio né fine : è luce e tundra
calpesta, immagine che si conduce all'aspo
lentamente e scompare, come annaspi
affetto che ha perduto il proprio amore,
ostacolo che frodi il grande sole

nero che splende e tace alla deriva.
Colma di foglie la riva,
gli alberi scarni, secchi
gli sterpi, viva
la biscia in letargo,
sulle tue braccia liscia
in croce la morte e la vita.

Ma tu non stringere in un abbraccio
quanto non puoi contenere,
abbraccia o soffri in un abbraccio che non puoi dare
l'ostacolo che ti trattiene, il mare che t'invita :
insetti strani rodono la spiaggia desolata,
il tarlo nel groviglio, il mitilo nella roccia,
tu immagina quanto sei se tutto è solo quanto non s'immagina.

UN PEU PLUS LOIN, UN FLEUVE

Tout est nouveau, solitaire,
la lune le marais
le grondement le sentier,
l'image ne se détache pas, au Gombo* embouchure
mouvante et stable,
de son ancienne épouvante, soleil muet
qui crie d'univers inéluctables.

Mais ceci, qui est pour moi surplus ou reste,
boue, bord de l'Arno, immobile hiver décharné,
n'a ni début ni fin : c'est lumière et toundra
piétinée, image qui va au dévidoir
lentement et disparaît, comme tu t'embrouilles,
affection qui a perdu son propre amour,
obstacle qui fraudes le grand soleil

noir qui resplendit et se tait à la dérive.
Elle est remplie de feuilles la rive,
les arbres sont décharnés, desséchés
les buissons, vivante
est la couleuvre en léthargie,
sur tes bras lisses
sont en croix la mort et la vie.

Mais toi, n'étreins pas en un embrassement
ce que tes bras ne peuvent contenir,
embrasse ou souffre en un embrassement impossible
l'obstacle qui te retient, la mer qui t'invite :
d'étranges insectes rongent la plage désolée,
le ver dans son labyrinthe, le coquillage dans la roche,
toi, imagine ce que tu es, si tout est seulement ce qu'on ne s'imagine pas.

* Une localité, sur la côte de la Toscane, près de l'embouchure de l'Arno, s'appelle Gombo.

OTTAVE URBINATI

Batte pugni di freddo sulla neve
il passero vicino al mare libero.
Il tuo mistero, terra, è solo terra
e sangue, impasto di terra e di sangue
che s'avvicina alla memoria a scrivervi
che se tutto è venturo, ogni suo tratto
è già tracciato. Già la traiettoria
se fuoresce dalla memoria è sangue, terra, collera.

Nulla erra più che questo fragile miracolo,
se uscita da te, mia povera vita,
il tralcio errabondo scende la collina,
là seguita a salire fatalmente Urbino,
ma nulla più soccorre la memoria,
il tempo non ha ali che per scendere,
il transito, anche se dimoia, s'è fermato.
Apriti il passo in questa neve molle,

già la noia s'incanta a sogguardare
ironica la poca, poco esplicita,
poco convinta, e già, felicità...

OCTAVES URBINATES

Coups de poing de froid sur la neige
du moineau près de la mer libre.
Ton mystère, terre, n'est que terre
et sang, mélange pétri de terre et de sang
qui s'approche de la mémoire pour y écrire
que si tout est à venir, chacun de ses traits
est déjà tracé. Déjà la trajectoire
si elle sort de la mémoire est sang, terre, colère.

Rien n'erre plus que ce fragile miracle,
si tu es sortie hors de toi-même, ma pauvre vie,
le pampre vagabond descend la colline,
là continue à monter fatalement Urbino,
mais rien ne secourt plus la mémoire,
le temps n'a d'ailes que pour descendre,
le transit, malgré le dégel, s'est arrêté.
Ouvre-toi le passage dans cette neige molle,

déjà l'ennui épie fixement
avec ironie le pauvre, peu explicite,
peu assuré, et déjà feu, bonheur...